



TESSA DARE

Un drôle de mariage

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Tessa Dare

Auteure de best-sellers, elle s'est spécialisée dans la romance historique de type Régence. Ses romances mêlent esprit, sensualité et émotion. Elle a été récompensée par le prestigieux RITA Award.

Un drôle de mariage

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

TROIS DESTINÉES

- 1 – L'impulsive
N° 9618
- 2 – L'aventurière
N° 9725
- 3 – L'idéaliste
N° 9757

LE CLUB DES GENTLEMEN

- 1 – Valse de minuit
N° 10030
- 2 – Le destin de Merry Lane
N° 10079
- 3 – Trois nuits ou jamais
N° 10130

LES DEMOISELLES DE SPINDLE COVE

- 1 – Un moment d'abandon
N° 10611
- 2 – Une semaine de folie
N° 10692
- 3 – Un mariage au clair de lune
N° 10781
- 4 – Tant qu'il y aura des ducs
N° 10869

LES HÉRITIÈRES

- 1 – Il était une fois un duc
N° 11397
- 2 – Des fleurs pour la mariée
N° 11492
- 3 – Mariage à l'écossaise
N° 11574
- 4 – À cause d'un rendez-vous galant
N° 11764

Tessa
DARE

Un drôle de mariage

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE DUCHESS DEAL

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Eve Ortega, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Je suis fille de pasteur. Emma, l'héroïne de ce roman, est fille de vicaire. Que ce soit bien clair : le père d'Emma n'a rien à voir avec le mien. Mon père était – et est toujours – aimant, patient, positif et compréhensif.

*Merci, papa. Ce livre t'est dédié.
S'il te plaît, ne lis pas les chapitres 7, 9, 11, 17, 21 et 28.*

1

À l'âge de vingt-deux ans, Emma Gladstone avait déjà appris quelques rudes leçons de la vie.

Les princes charmants n'étaient pas toujours ce qu'ils semblaient être. L'armure étincelante était passée de mode depuis les croisades. Et si les fées et bonnes marraines existaient, la sienne tardait à se manifester.

En général, une jeune femme ne pouvait compter que sur ses propres ressources.

Cette après-midi en était l'exemple parfait.

Ashbury House se dressait devant elle, occupant tout un côté de l'élégante place de Mayfair. L'hôtel particulier était somptueux. Majestueux.

Effrayant.

Elle déglutit péniblement. « Tu en es capable, Emma », se dit-elle. Autrefois, elle était venue à Londres à pied, seule, au plus froid de l'hiver. Refusant de céder au désespoir et à la faim, elle avait trouvé du travail et commencé une nouvelle vie dans la grande cité. Aujourd'hui, six ans plus tard, elle aurait préféré avaler toutes les aiguilles de l'atelier de couture de Mme Bissette plutôt que de rentrer en rampant chez son père.

Alors qu'est-ce que cela lui coûtait de frapper à la porte d'un duc ?

Rien. Rien du tout ! Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de carrer les épaules, de franchir le portail de fer forgé, de gravir les marches de granite – après tout, il n'y en avait qu'une petite centaine – et de tirer la sonnette de l'imposante porte en bois sculpté.

Bonjour, je m'appelle Emma Gladstone et je viens voir le mystérieux duc d'Ashbury. Non, il ne me connaît pas. Non, je n'ai pas de carte de visite. Je n'ai rien du tout, en vérité. Je n'aurai peut-être même pas de foyer demain si vous refusez de me laisser lui parler.

Oh, bonté divine, ce serait peine perdue !

Dans un soupir, elle se détourna du portail et, pour la dixième fois, effectua le tour de la place en se frottant les bras – nus sous sa cape.

Elle devait essayer.

Elle s'immobilisa, se tourna vers le portail et prit une profonde inspiration en s'efforçant d'oublier les battements affolés de son cœur.

L'heure tournait. Personne ne lui viendrait en aide. Aucune hésitation, aucun retour en arrière n'étaient possibles.

C'était maintenant ou jamais.

Assis à son bureau dans sa bibliothèque, Ash entendit un bruit inhabituel. Cela ressemblait à une sonnette.

Le bruit se répéta.

C'était bel et bien une sonnette.

Tonnerre, c'était la sienne.

Maudites rumeurs ! Il n'était en ville que depuis quelques semaines et il avait oublié qu'à Londres les ragots allaient plus vite que les balles. Eh bien, il n'avait ni le temps ni la patience de recevoir les

curieux. Au demeurant, Kahn aurait vite éconduit l'importun.

Il plonge sa plume dans l'encrier et poursuit la rédaction de sa lettre, adressée à son satané notaire.

J'ignore à quoi vous avez joué durant l'année passée, mais l'état de mes domaines est déplorable. Renvoyez dès que possible le régisseur de ma propriété du Yorkshire. Prévenez l'architecte que je veux voir les plans du nouveau moulin, et que je veux les voir dès hier. Par ailleurs, un autre point doit être réglé de toute urgence.

Ash hésita, sa plume suspendue au-dessus du feuillet. Il avait du mal à croire à ce qu'il s'apprêtait à coucher sur le papier, mais aussi effrayante que soit cette perspective, il n'avait pas le choix. Il posa la plume sur le vélin.

Il me faut une épouse.

Il devait probablement décrire la candidate idéale : une femme en âge de porter des enfants, issue d'une famille respectable et assez pressée par le manque d'argent pour accepter de partager la couche d'un homme défiguré par les cicatrices.

En un mot, une femme désespérée.

Seigneur, que c'était déprimant ! Mieux valait s'en tenir à cette seule phrase.

Il me faut une épouse.

Kahn s'encadra sur le seuil de la bibliothèque.

— Votre Grâce ? Veuillez me pardonner, mais une jeune dame demande à vous voir. Elle porte une robe de mariage.

Ash regarda son majordome. Puis les mots qu'il venait d'écrire. Puis de nouveau Khan.

— Voilà qui est étrange, murmura-t-il.

Très étrange. Peut-être que ses hommes d'affaires n'étaient pas aussi incompetents qu'il le pensait, finalement. Il posa sa plume, cala un pied botté sur le bureau et recula son visage dans l'ombre.

— Eh bien, amenez-la.

Une jeune femme vêtue de blanc apparut.

Ash laissa son pied retomber sur le sol. Il recula, heurta le mur et faillit chuter de son fauteuil. Une pile de papiers dégringola d'une étagère, se déversant sur le parquet tels des flocons de neige.

Il était ébloui.

Non par la beauté de sa visiteuse – peut-être était-elle jolie, impossible d'en juger –, mais par la laideur de sa robe, un abominable fouillis de perles, de dentelle, de strass et de sequins.

Bon sang ! Ash n'avait pas l'habitude de se trouver en présence de quelque chose de plus repoussant que sa propre apparence.

S'accoudant au bras de son fauteuil, il se massa le front, dissimulant ainsi ses cicatrices. Pour une fois, cependant, il ne s'agissait pas d'épargner la sensibilité d'une domestique ou sa propre fierté. Il essayait de se protéger contre cette vision d'horreur.

— Je suis désolée de vous déranger, Votre Grâce, commença la jeune femme, les yeux rivés sur le tapis persan.

— Je l'espère bien !

— Seulement, je suis désespérée.

— C'est évident.

— J'ai besoin d'être payée pour mon travail. Tout de suite.

Ash se figea.

— Votre travail, répéta-t-il.

— Je suis couturière. C'est moi qui ai réalisé ceci.

D'un geste, elle désigna le cauchemar de perles et de soie.

— Pour Mlle Worthing, précisa-t-elle.

« Pour Mlle Worthing. »

Ash commençait à comprendre. L'atrocité de satin blanc avait été cousue pour son ex-fiancée. Il n'était guère surpris. Annabelle Worthing avait toujours eu un goût épouvantable, en matière de robes comme de futurs époux.

— Quand vos fiançailles ont été rompues, poursuivit sa visiteuse, elle n'est pas venue chercher sa robe. Elle avait payé les fournitures, mais pas la main-d'œuvre. Je n'ai jamais été rétribuée. Je suis allée la voir, sans résultat. Ni vous ni elle n'avez répondu à mes lettres. Alors je me suis dit que si je me présentais chez vous dans cette tenue...

Elle écarta les plis de la jupe.

— ... vous ne pourriez pas faire semblant de ne pas me voir.

— Sur ce point, vous aviez raison.

Même le bon côté de son visage fit la grimace.

— Bonté divine, on dirait qu'une boutique de drapier a reçu une grenade et que vous avez été la première victime civile.

— Mlle Worthing voulait une robe digne d'une duchesse.

— Cette robe est digne d'un lustre de maison close, rétorqua-t-il sombrement.

— Mlle Worthing a des goûts... extravagants.

Ash se redressa sur son siège.

— Je n'arrive même pas à regarder cette chose. On dirait du vomi de licorne étalé sur la fourrure

de cette abominable créature des neiges qui hante l'Himalaya.

La jeune femme leva les yeux au ciel et laissa échapper un soupir de désespoir.

— Qu'y a-t-il ? reprit Ash. Ne me dites pas qu'elle vous plaît ?

— Peu importe que cette robe me plaise ou pas, Votre Grâce. Je retire une certaine fierté de mes réalisations et il se trouve que celle-ci m'a demandé des mois de travail.

Le choc suscité initialement par cette tenue révoltante s'atténuant, Ash fixa son attention sur la jeune personne qui y avait consacré tant de temps.

Après la vision d'horreur qu'offrait cette robe, ladite jeune personne se révélait un plaisir pour les yeux.

Teint laiteux, lèvres couleur pétale de rose, épais cils bruns. Et un cran à toute épreuve.

— Cette broderie à elle seule... J'y ai passé une semaine pour qu'elle soit parfaite.

Du bout des doigts, elle lissa le devant du col. Ash suivit des yeux le mouvement de sa main. Il ne vit pas la broderie, il vit ses seins – c'était un homme, après tout. De superbes seins compressés sous l'effroyable corset, d'autant plus plaisants à regarder que la posture résolue de leur propriétaire les faisait se dresser fièrement.

Il laissa son regard remonter le long de son cou gracieux, s'attarder sur sa lourde chevelure acajou nouée en un chignon modeste qui lui donnait furieusement envie d'en retirer les épingles une à une.

Maîtrise-toi, Ashbury.

Elle ne pouvait pas être aussi jolie qu'elle en avait l'air. Sans doute était-ce le contraste avec cette robe hideuse. Et puis, il vivait en ermite

depuis un bon moment, c'était là un point à ne pas négliger.

— Votre Grâce, mon seau à charbon est vide, il ne reste que quelques pommes de terre moisies dans mes réserves et je dois m'acquitter de mon loyer trimestriel aujourd'hui. Mon propriétaire menace de me mettre à la porte si je ne le lui règle pas dans sa totalité. Il faut me payer mon travail. C'est urgent.

Elle tendit la main et précisa :

— Deux livres et trois shillings, s'il vous plaît.

Ash croisa les bras sur son torse et la dévisagea.

— Mademoiselle... ?

— Gladstone. Emma Gladstone.

— Mademoiselle Gladstone, il semblerait que vous ignoriez tout de l'art de déranger un duc dans sa solitude. Vous devriez être intimidée, voire effrayée. Au lieu de quoi, je constate une déplorable absence de mains nouées et de genoux tremblants. Êtes-vous certaine de n'être qu'une simple couturière ?

Elle tendit les mains vers lui, paumes vers le haut. Le bout de ses doigts était piqueté de petites cicatrices. C'était une preuve indéniable, il devait l'admettre, il n'était toutefois pas encore tout à fait convaincu.

— D'accord, reconnut-il. Il n'empêche que vous n'êtes pas née pauvre. Non seulement vous êtes bien trop sûre de vous, mais vous avez toutes vos dents. Je présume que vous avez été orpheline très jeune, dans des circonstances particulièrement dramatiques ?

— Non, Votre Grâce.

— Êtes-vous victime d'un maître chanteur ?

— Non, répéta-t-elle, comme à contrecœur.

Il claqua des doigts.

— J'y suis ! Votre père est un libertin. Il est en prison pour dettes. Ou il dépense sa rente en gin et en filles de joie.

— Mon père est vicaire dans le Hertfordshire.

Ash fronça les sourcils. Cela ne cadrait pas. Les vicaires étaient des gens respectables.

— Comment une fille de gentilhomme se retrouve-t-elle obligée de s'user les doigts à des travaux de couture ?

Enfin, elle perdit un peu de sa superbe. D'un geste nerveux, elle porta les doigts derrière le lobe de son oreille et frotta doucement.

— Il arrive que notre destinée prenne un tour inattendu, répondit-elle.

— Voilà qui ressemble fort à un énorme euphémisme.

La destinée était une garce sans cœur travaillée par ses menstruations. Qui le savait mieux que lui ?

Pivotant dans son fauteuil, il tendit la main vers le coffre-fort derrière son bureau.

— Je suis désolée, dit la jeune femme d'une voix plus douce. La rupture de vos fiançailles a dû être un choc. Mlle Worthing semblait... charmante.

Il sortit de l'argent et le compta.

— Si vous avez passé un peu de temps en sa compagnie, rétorqua-t-il, vous savez qu'elle n'est en rien charmante.

— Dans ce cas, mieux vaut que vous ne l'ayez pas épousée.

— En effet, j'ai eu une excellente intuition en me défigurant avant la noce. Quel dommage, si j'avais attendu d'être marié !

— En vous défigurant ? Si je puis me permettre, Votre Grâce, cela ne peut pas être si terrible que cela !

Il claqua la porte du coffre-fort.

— Annabelle Worthing voulait à tout prix épouser un homme possédant un titre et une fortune. Je suis duc et scandaleusement riche. Cela ne l'a pas empêchée de partir. C'est si terrible que cela.

Il se leva et tourna vers elle le côté abîmé de son visage. Son bureau était situé dans l'angle le plus sombre de la pièce – à dessein. Les lourdes draperies de velours filtraient une bonne partie de la lumière du jour, mais rien ne pouvait atténuer des cicatrices aussi repoussantes que les siennes. Il fallait l'obscurité la plus complète pour y parvenir. Les rares lambeaux de chair à avoir échappé aux flammes avaient été abîmés ensuite, d'abord par le scalpel du chirurgien, ensuite par la fièvre et les infections qui s'étaient prolongées pendant les semaines qu'avait duré son calvaire. De la tempe à la hanche, tout le côté droit de son corps n'était qu'une masse de cicatrices et de brûlures de poudre.

Mlle Gladstone se figea. Elle eut l'élégance de ne pas s'évanouir, de ne pas être secouée de nausées et de ne pas quitter la pièce en hurlant, ce qui le changeait agréablement des réactions habituelles.

— Comment est-ce arrivé ? s'enquit-elle.

— À la guerre. Question suivante.

Elle réfléchit quelques instants et demanda d'un ton posé :

— Puis-je avoir mon paiement, s'il vous plaît ?

Il leva le bras pour lui donner l'argent.

Elle tendit la main pour s'en emparer.

— Quand vous m'aurez donné la robe, précisait-il en refermant la main sur les pièces.

— Pardon ?

— Si je vous paie pour votre travail, il est juste que vous me la remettiez.

— Que voulez-vous en faire ?

Ash haussa les épaules.

— Je ne sais pas encore... Je pourrais l'offrir à un foyer pour danseuses d'opéra à la retraite. La jeter dans la Tamise pour faire plaisir aux anguilles. La suspendre à la porte d'entrée pour éloigner les mauvais esprits. Les possibilités sont nombreuses.

— Je... Votre Grâce, je peux vous la livrer demain, mais il me faut l'argent aujourd'hui.

— Tss-tss, je ne suis pas prêteur sur gages, mademoiselle Gladstone.

— Vous voulez cette robe tout de suite ?

— Oui, si vous voulez votre argent tout de suite.

Elle riva sur lui un regard sombre où il lut une accusation de pure méchanceté.

Il plaidait coupable.

Voilà l'enfer que l'on endurait quand on avait été défiguré par la seule loi du hasard sur un champ de bataille. On n'avait ni coupable à blâmer ni revanche à assouvir. Rien qu'une lancinante amertume qui vous incitait à vous en prendre à tout ce qui passait à votre portée. Oh, il n'était pas violent ! Sauf si on le cherchait vraiment. Avec la plupart de ses contemporains, il se contentait de prendre un malin plaisir à jouer les méchants.

Quitte à ressembler à un monstre, autant assumer son rôle jusqu'au bout.

Hélas, cette couturière refusait de jouer les petites souris effrayées ! Rien de ce qu'il disait ne lui arrachait le moindre frémissement et elle ne semblait pas décidée à détalier en hurlant de peur.

Un bon point pour elle.

Il s'apprêtait à lui donner l'argent et à lui souhaiter bon vent, ainsi qu'à la robe, quand elle poussa un soupir résigné.

— Très bien, dit-elle.

Elle entreprit de dégrafer une rangée de petits crochets cachés dans la couture de son corsage. À mesure que le haut de la robe se détendait, ses seins retrouvaient leur rondeur naturelle. La manche glissa sur son épaule, révélant l'étoffe arachnéenne de sa chemise.

Une mèche sombre s'échappa de son chignon et vint lui caresser la joue.

Jésus Marie Joseph.

— Arrêtez.

Elle s'immobilisa, leva les yeux vers lui.

— Pardon ?

Ash étouffa un juron. *Ne me le demandez pas deux fois.*

— Arrêtez, répéta-t-il d'une voix tendue.

Il avait du mal à croire qu'il avait trouvé assez de décence en lui pour le lui dire la première fois. Quand on pense qu'il avait failli avoir droit à un déshabillage en privé pour deux livres et trois shillings ! C'était bien plus cher que le tarif ordinaire, mais quand la demoiselle était aussi jolie, cela restait une affaire.

Sans oublier qu'elle était fille de vicaire. Il avait toujours rêvé de débaucher une fille de vicaire. Quel homme n'aurait pas adoré cela ? Hélas, il n'était pas assez dévoyé pour accomplir un tel forfait en profitant de la détresse d'une jeune femme aux abois !

Une pensée lui traversa soudain l'esprit. Peut-être – *peut-être* – pouvait-il assouvir ce désir par des moyens, disons... un peu moins retors. Il vit soudain Mlle Gladstone sous un jour nouveau, et songea à sa liste de critères et à son courrier inachevé.

Elle était jeune et en bonne santé. Elle était éduquée. Elle était de naissance respectable. Et elle acceptait d'ôter sa robe devant lui.

Plus important, elle était désespérée.

Elle ferait l'affaire.

Elle ferait merveilleusement bien l'affaire.

— J'ai une proposition à vous faire, mademoiselle Gladstone. Je peux vous payer vos deux livres et trois shillings.

Il posa sur le bureau la pile de pièces qu'elle couva d'un regard impatient.

— Ou, reprit-il, je peux faire de vous une duchesse.

Une duchesse ?

À présent, Emma avait une bonne excuse pour dévisager le duc d'Ashbury.

Depuis qu'il lui avait montré ses cicatrices, elle s'efforçait de ne pas le dévisager. Puis elle s'était demandé s'il n'était pas encore plus impoli de feindre de ne rien voir. Résultat, ses yeux voltigeaient de son visage au tapis, puis aux pièces sur le bureau si bien qu'elle éprouvait un léger vertige.

Elle avait maintenant une excellente raison d'ouvrir des yeux ronds.

Le contraste était choquant. C'était le côté abîmé de son visage qui attirait d'abord l'attention, bien sûr. L'aspect en était torturé, avec des chairs cicatricielles tendues sur l'oreille et au-dessus de la ligne d'implantation des cheveux. Plus poignant encore était le contraste avec la partie intacte de son visage. Là, il était beau, à la manière fière et entière d'un gentleman qui se croit invincible.

Emma n'était pas effrayée par son apparence, même si elle ne pouvait nier qu'elle était surprenante. Non, songea-t-elle, surprenante n'était pas le mot.

Saisissante.

Cet homme était saisissant.

Comme si la foudre s'était abattue sur lui et l'avait divisé en deux, et que l'énergie électrique crépitait encore autour de lui. Emma la percevait depuis l'autre côté de la pièce. Un frisson la parcourut.

— Veuillez m'excuser, Votre Grâce, mais je crains d'avoir mal compris.

— J'ai dit que je pouvais faire de vous une duchesse.

— Vous ne voulez pas dire... par le mariage ?

— Non, j'envisageais plutôt d'user de ma grande influence à la Chambre des lords pour abroger la loi sur la primogéniture, puis de persuader le prince-régent de créer un nouveau duché. Cela fait, je le convainurai de l'attribuer à la fille d'un illustre inconnu, vicaire dans le Hertfordshire...

Il marqua une pause, puis :

— Bien sûr, par le mariage, mademoiselle Gladstone.

Elle émit un petit rire nerveux. Cela lui semblait la seule réponse possible. Il devait plaisanter !

— Ne me dites pas que vous êtes en train de me demander de vous épouser ?

Il laissa échapper un soupir las.

— Je suis duc. Je ne vous demande pas de m'épouser. Je vous propose de vous épouser. Ce n'est pas du tout la même chose.

Emma s'apprêta à répondre, puis se ravisa.

— Il me faut un héritier, poursuivit-il. Si je meurs demain, tout ira à mon cousin, qui est un incompetent notoire. Je ne suis pas parti sur le Continent, je ne me suis pas battu pour protéger l'Angleterre du tyran français, je n'ai pas survécu à ceci...

Il désigna son visage d'un geste fataliste.

— ... pour qu'à mon retour mes fermiers sombrent dans la misère. Les lois de la primogéniture, que je n'ai pas l'intention d'abroger, exigent que je prenne une épouse et que je lui fasse un fils.

« Que je prenne une épouse... »

Ses derniers mots résonnèrent aux oreilles d'Emma, brutaux... et plus troublants que nécessaire.

Il s'approcha d'elle à pas lents. Emma demeura immobile, refusant de reculer devant lui. Toutefois, plus il semblait nonchalant, plus son cœur battait fort.

Le visage de cet homme était peut-être saisissant, mais le reste de sa personne... ?

Il était magnifique.

Pour se donner une contenance, Emma concentra son attention sur son domaine d'expertise : sa tenue. Sa veste taillée à la perfection soulignait ses larges épaules et révélait des bras solides. Le lainage était de la meilleure qualité, finement tissé, teint avec soin. Toutefois, sa coupe était passée de mode depuis deux bonnes années, l'étoffe commençait à s'élimer aux poignets et...

— Je sais à quoi vous pensez, mademoiselle Gladstone.

Cela, elle en doutait fort.

— Vous êtes incrédule. Comment une femme de votre rang pourrait-elle accéder à une telle position sociale ? Je ne vous le cache pas, vous serez mal à l'aise et n'aurez pas beaucoup d'amies parmi les dames de la bonne société. Sans doute trouverez-vous une consolation dans les avantages matériels de votre nouvelle situation. Une demeure luxueuse, un compte ouvert dans les meilleures boutiques, une pension généreuse au cas où je viendrais à décéder... Vous pourrez rendre

visite à des connaissances ou aller dans les magasins. Vous investir dans des œuvres charitables si cela vous chante. Vos journées vous appartiendront.

D'une voix plus tendue, il ajouta :

— Vos nuits, en revanche, me seront réservées.

Emma ne sut quoi répondre à ceci. Une onde de chaleur inavouable envahit tout son corps, jusque dans les replis les plus secrets.

— Je vous rendrai visite chaque soir, sauf si vous êtes souffrante ou indisposée, jusqu'à ce que vous portiez mon héritier.

Elle fit une nouvelle tentative, sans plus de succès, pour comprendre cette conversation. Après avoir examiné toutes les hypothèses, elle opta pour la plus vraisemblable.

Le duc d'Ashbury n'avait pas seulement été touché physiquement. Il avait perdu la raison. Et il était en pleine crise de démence.

— Vous sentez-vous fiévreux, Votre Grâce ?

— Pas du tout.

— Peut-être devriez-vous vous étendre. Je vais demander à votre majordome d'envoyer chercher un médecin.

Il lui adressa un regard intrigué.

— Vous allez bien ? s'enquit-il.

— Ma foi, je ne sais plus...

Emma porta la main à son front, saisie d'un léger vertige.

Si cet homme avait toute sa tête... S'agissait-il d'une ruse pour faire d'elle sa maîtresse ? Seigneur ! Lui avait-elle donné une impression trompeuse en acceptant si docilement de se dévêtir ?

— Seriez-vous...

Il n'y avait d'autre façon de dire les choses qu'en les formulant sans détour.

— Votre Grâce, seriez-vous en train d'essayer de me mettre dans votre lit ?

— Oui. Chaque nuit. Je vous l'ai dit il n'y a pas une minute. Vous m'écoutez ou pas ?

— J'écoute, marmonna-t-elle. Mais je ne comprends rien.

— Je vais demander à mon notaire de s'occuper des papiers, déclara-t-il en retournant derrière son bureau. Nous pouvons régler cela lundi.

— Votre Grâce, je ne...

— Très bien, alors mardi.

— Votre Grâce, je...

— Je crains que mon emploi du temps ne soit complet pour le reste de la semaine.

Feuilletant les pages de son agenda, il poursuivit, comme s'il lisait à haute voix :

— Broyer du noir... Boire pour oublier... Tournoi de badminton en salle...

— Non.

— Non ? répéta-t-il.

— Oui.

— Oui, non... Décidez-vous, mademoiselle Gladstone !

Emma pivota lentement sur elle-même en examinant la pièce. Que se passait-il donc ici ? Elle avait l'impression d'être un détective tentant de résoudre une affaire. Emma Gladstone et le mystère de la dignité perdue.

Elle consulta l'horloge. Presque 16 heures. Lorsqu'elle sortirait d'ici, elle devrait encore rapporter la robe, aller payer son propriétaire et effectuer quelques courses au marché.

Elle se redressa.

— Votre Grâce, vous avez qualifié mon travail de vomis de licorne. Vous m'avez demandé de me déshabiller contre de l'argent. Puis vous m'avez

déclaré avec le plus grand sérieux que vous alliez faire de moi une duchesse et que je devais me trouver lundi dans votre lit. Cette conversation est aussi absurde qu'humiliante. La seule conclusion possible est que vous vous moquez de moi.

Il haussa les épaules d'un geste faussement navré.

— Un ermite défiguré a bien le droit de s'amuser un peu.

— Et cet emploi du temps délirant ? À quoi cela rime-t-il ?

Emma commençait à perdre patience. Elle pouvait accepter qu'on la taquine et savait rire d'elle-même, mais elle refusait d'être l'objet d'une plaisanterie cruelle.

— Je commence à comprendre pourquoi Mlle Worthing a rompu. Vous êtes insupportablement...

— Repoussant ? suggéra-t-il. Monstrueux ?

— Exaspérant.

Il laissa échapper un rire amusé.

— Ainsi donc, c'est mon mauvais caractère qui vous déplaît ? Voilà qui est rafraîchissant.

Emma leva les mains en signe d'apaisement.

— Votre Grâce, je ne vais pas vous imposer ma présence plus longtemps. Je vais m'approcher de ce bureau, prendre ces pièces et reculer. Tout doucement.

Avec précaution, elle franchit la distance qui la séparait dudit bureau. Sans quitter des yeux le duc, qui se tenait de l'autre côté, elle ramassa les deux livres et les trois shillings. Puis, l'ayant salué d'une rapide révérence, elle pivota sur ses talons.

D'un geste vif, il se pencha et la retint par le poignet.

— Ne partez pas.

Elle se retourna et leva les yeux vers lui, surprise.

Le contact était électrique. Comme lorsque l'on touche une poignée de porte métallique par un jour frais et sec. Un arc d'énergie vibrait d'une force qui n'appartenait à aucun d'entre eux, mais n'existait que dans l'espace qui les séparait. Le choc remonta le long du bras d'Emma, lui coupant le souffle. Elle avait l'impression d'être mise à nu, jusqu'à l'âme.

Le duc aussi parut étonné. Ses yeux bleus se fixèrent sur elle, intrigués. Puis il jeta un regard perplexe sur sa propre main, comme s'il se demandait comment elle en était arrivée à agripper le poignet de la jeune femme.

Un instant, dans le secret de son cœur, Emma fut la proie d'un fol espoir. Le duc d'Ashbury n'était pas le personnage cynique et amer qu'il montrait à la face du monde. Derrière l'Avant et l'Après gravés sur son visage, il y avait un être humain – un être solitaire et blessé – qui demeurerait inchangé dans son essence.

« À d'autres ! se tança-t-elle. Tu sais combien ton cœur est naïf, Emma. »

Il la lâcha, puis le côté de sa bouche s'étira sur un sourire sans joie.

— Vous n'allez pas partir maintenant, mademoiselle Gladstone. Nous commençons à peine à nous amuser !

— Ce genre de jeu ne m'intéresse pas.

Drapée dans sa dignité, ses pièces serrées dans sa paume, elle empoigna ses jupes de sa main libre et fila vers la porte d'un pas rapide.

— Ne vous donnez pas la peine de me dire au revoir, marmonna-t-il dans son dos.

Elle n'en avait pas l'intention !

— Je n'en ferai rien non plus, poursuivit-il. Nous savons l'un et l'autre que vous reviendrez très vite.

Emma se figea, puis reprit son chemin. Il s'imaginait qu'ils allaient se revoir ?

Bonté divine, il n'en était pas question !

— N'est-ce pas ridicule ? gémit Mlle Palmer.

Elle se tenait immobile dans un angle de la boutique de Mme Bissette, protégée par un rideau tandis qu'Emma prenait ses mesures.

— J'ai encore grossi. J'ai dû manger trop de gâteaux.

Emma en doutait. C'était la deuxième fois en un mois que Davina Palmer venait faire élargir une robe. Emma s'occupait de sa garde-robe depuis sa première saison, or la jeune fille n'avait jamais pris de poids, et certainement pas aussi vite.

Les gâteaux n'y étaient pour rien.

Ce n'était certes pas à Emma de le lui dire, mais elle avait pris Mlle Palmer en affection. Celle-ci était la fille unique d'un riche armateur et sa seule héritière. Bien que gâtée et très protégée, elle était vive d'esprit. Contrairement à la plupart des clientes, qui ignoraient superbement Emma, Mlle Palmer était l'une des rares à apporter un peu de joie dans ses journées.

Aujourd'hui, cependant, le regard de Mlle Palmer avait perdu sa vivacité. Il n'exprimait que de la peur. La malheureuse avait manifestement besoin d'une confidente.

— Combien de mois ? demanda doucement Emma.

La jeune fille fondit en larmes.

— Bientôt quatre, je crois.

— Le monsieur est-il au courant ?

— Je ne peux pas le lui dire. C'est un peintre. Je l'ai rencontré quand il est venu faire le portrait de nos chiens et je... Peu importe. Il est parti en Albanie à la recherche d'inspiration romantique, même si j'ignore ce que cela signifie.

« Cela signifie que c'est un vaurien », songea Emma.

— Et vos parents ? Ils sont au courant ?

— Non, répondit la jeune fille en secouant la tête. Je n'ai plus que papa. Il a de très grands espoirs pour moi. S'il savait combien j'ai été imprudente, il... Plus jamais il ne me regarderait de la même façon.

Elle enfouit son visage entre ses mains.

— Je ne le supporterais pas, hoqueta-t-elle.

Emma ne put s'empêcher de l'entourer de ses bras. Elle lui frotta doucement le dos en un geste consolateur.

— Pauvre petite, murmura-t-elle. Je suis vraiment désolée.

— Je ne sais pas quoi faire. J'ai tellement peur !

La jeune fille se redressa et poursuivit :

— Il m'est impossible d'élever un enfant toute seule. J'ai envisagé de le placer dans une famille à la campagne, où je pourrais lui rendre visite de temps en temps. D'autres le font.

Elle posa la main sur son abdomen et baissa les yeux.

— Je prends un peu plus de ventre chaque jour. Je ne vais plus pouvoir le cacher longtemps.

Emma lui tendit un mouchoir.

— N'y a-t-il aucun endroit où vous pourriez aller ? Vous n'avez pas des amis, des cousins, quelqu'un qui pourrait vous accueillir jusqu'à la naissance ?

— Personne. Du moins, personne capable de garder le secret.

Elle tritura le mouchoir.

— Dieu que j'ai été bête ! Je savais que c'était mal, mais il était si romantique ! Il m'appelait sa muse, il me donnait l'impression d'être...

Chérie. Désirée. Aimée.

Mlle Palmer n'avait pas besoin de le lui expliquer. Emma savait exactement ce qu'elle avait ressenti.

— Ne soyez pas si dure envers vous-même. Vous n'êtes pas la première jeune fille à faire confiance à un homme qui ne le mérite pas, et vous ne serez pas la dernière.

Malheureusement, c'était toujours la femme qui en payait le prix.

Emma ne s'était jamais retrouvée dans la situation de Mlle Palmer, mais elle aussi avait été punie pour avoir eu la bêtise d'écouter son cœur. Ce souvenir était toujours douloureux. À l'idée de voir une autre femme subir le même sort cruel, elle tremblait d'indignation.

— Emma, s'impacienta Mme Bissette de l'autre côté du rideau, l'ourlet de lady Edwina ne se coudra pas tout seul.

— J'arrive, madame ! répondit Emma, puis elle murmura à l'adresse de Mlle Palmer : Quand vous reviendrez la semaine prochaine reprendre votre robe, nous reparlerons. Si je peux vous aider d'une façon ou d'une autre, je le ferai.

— Je n'ai pas le droit de vous demander cela.

— Vous n'avez pas besoin de me le demander.

Emma était déterminée à l'aider. Sa conscience le lui dictait. Elle s'empara des mains de la jeune femme et les étreignit.

— Quoi qu'il arrive, vous ne serez pas seule, je vous le promets.

Alors que l'après-midi s'écoulait, Emma se montra de plus en plus distraite. Elle dut découdre et recoudre deux fois l'ourlet de lady Edwina. Enfin, l'heure de la fermeture arriva.

— Tu viens avec moi ? s'enquit sa collègue après que Mme Bissette eut regagné son appartement à l'étage. Il y a un bal à la salle commune.

— Pas ce soir, Fanny. Tu peux partir, je fermerai.

Elle n'eut pas besoin de le répéter. Le temps de lui envoyer un baiser, Fanny était sortie.

En d'autres circonstances, Emma serait volontiers allée danser. Pas aujourd'hui, toutefois. Non seulement elle s'inquiétait pour Mlle Palmer, mais elle ne s'était toujours pas remise de son étrange rencontre à Ashbury House.

Le duc devait encore rire du bon tour qu'il lui avait joué. Épouser une couturière ? Très drôle !

Elle chassa ce souvenir et s'interdit de songer une seconde de plus au duc d'Ashbury. Elle avait plus important à faire.

Elle sortit un morceau de bougie d'un tiroir, le posa sur le comptoir et l'alluma. Après avoir cherché – et trouvé – du papier kraft, elle le lissa du plat de la main, puis prit un crayon qu'elle se mit à mâchonner, pensive. Cette saison, la taille était plus basse et plus marquée. La silhouette Empire n'était plus à la mode. Il devenait moins aisé de dissimuler un début de grossesse, mais elle allait faire de son mieux.

Elle commença son croquis. Mlle Palmer aurait besoin d'un corset plus large en bas. Peut-être une robe avec des petits boutons à la taille permettant de resserrer ou de donner plus d'ampleur aux

jupes. Une jolie pelisse compléterait le tout. Et des ornements appropriés attireraient le regard vers le haut de sa silhouette...

Absorbée par sa tâche, elle ne vit pas le temps passer. Jusqu'à ce que quelqu'un frappe à la porte.

Toc toc toc.

Emma sursauta. Glissant prestement ses dessins dans sa poche, elle répondit :

— C'est fermé !

Les coups redoublèrent.

Toc toc toc ! Toc toc toc !

Réprimant un soupir, elle gagna la porte, tourna la clef et entrouvrit le battant.

— Je suis désolée, mais la boutique est fermée à cette heu...

— Pas pour moi.

Le visiteur poussa le battant et entra de force. Il portait une cape sombre et un chapeau enfoncé sur le crâne qui dissimulait en partie son visage, pourtant Emma le reconnut aussitôt. Un seul homme pouvait se comporter de façon aussi présumptueuse.

Le duc d'Ashbury.

— Mademoiselle Gladstone, reprit-il en la saluant d'un imperceptible hochement de tête, je vous avais dit que nous nous reverrions.

Oh, Seigneur !

Emma referma la porte et tourna la clef. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à faire. Elle ne pouvait laisser le battant entrouvert et prendre le risque d'être surprise seule avec un homme.

— Votre Grâce, je n'ai pas le droit de faire entrer de visiteurs après les heures d'ouverture.

— Je ne suis pas un visiteur, je suis un client.

Il fit quelques pas dans la boutique plongée dans la pénombre.

— J'ai besoin d'un nouveau gilet.
— Vous êtes chez une modiste. Nous ne réalisons pas de vêtements pour messieurs.
— Très bien. Je viens commander une robe.
— Une robe... pour qui ?
— Quelle importance ? répliqua-t-il avec un geste impatient de la main. Disons, pour une femme particulièrement affreuse, à peu près de la même taille que moi.

Dieu du ciel, que voulait-il donc ? Ses plaisanteries de la veille ne lui avaient-elles pas suffi ? Eh bien, quelles que soient ses intentions, elle allait lui rendre la monnaie de sa pièce, décida-t-elle. Aujourd'hui, c'était lui qui serait ridiculisé.

Elle tira un marchepied au centre de la pièce et le lui indiqua.

— Montez là-dessus, ordonna-t-elle.

Il ouvrit des yeux ronds.

— Si vous voulez une robe...

— Je ne veux pas de robe.

— Si votre affreuse amie de la taille d'un duc veut une robe, rectifia Emma, j'ai besoin de mesures. Manches, corsage, ourlet.

Elle arquait un sourcil et ajouta :

— Poitrine.

À présent, il allait battre en retraite !

Elle se trompait. Le côté intact de sa bouche s'incurva sur une expression amusée. Puis il posa sa canne, ôta son chapeau, sa cape, ses gants, et enfin son pardessus. Sans la quitter des yeux, il grimpa sur le marchepied et leva les bras, paumes en l'air, à la façon d'un comédien qu'on applaudit.

— Eh bien ? s'étonna-t-il. J'attends.

Emma n'eut d'autre choix que d'aller chercher son mètre de couturière. Maintenant qu'elle avait initié ce petit jeu, elle ne pouvait plus reculer.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demanda-t-elle, méfiante. Vous m'avez suivie ?

— Je suis duc. Je ne vous ai pas suivie, voyons. Je vous ai fait suivre, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Emma secoua la tête en déroulant le mètre.

— Ce n'en est pas moins gênant.

— Gênant ? Hier, vous avez refusé une vie luxueuse et préféré deux livres et trois shillings avant de vous enfuir de ma maison comme si vous aviez le diable aux trousses. Il ne vous est pas venu à l'esprit que je pourrais vous avoir recherchée par pure philanthropie ?

Elle lui lança un regard dubitatif.

— Je ne dis pas que c'était le cas, admit-il. Juste que vous auriez pu l'envisager.

Emma se plaça derrière lui et prit ostensiblement la mesure de son bras gauche depuis l'épaule au poignet. En vérité, elle s'efforçait de se concentrer pour tenter d'oublier combien cet homme était proche. Seule une fine épaisseur de lin la séparait de sa peau et elle n'avait aucune envie de revivre le « coup de foudre » – au sens littéral du terme – de la veille dans sa bibliothèque.

Vous n'allez pas partir maintenant. Nous commençons à peine à nous amuser.

Emma tendit son mètre d'une épaule à l'autre. Il émanait du duc un parfum très masculin, mélange de savon à barbe et d'eau de Cologne, remarquait-elle, ce qui ne l'aida guère à se concentrer.

— Vous ne notez pas mes mesures, fit-il remarquer.

— Inutile. Je m'en souviendrai.

Et elle le regrettait. Qu'elle le veuille ou non, Emma savait que ces instants resteraient à jamais gravés dans sa mémoire. Ou, à tout le moins,

jusqu'à ce qu'elle soit si vieille et si gâteuse qu'elle trouverait normal d'avoir une conversation avec une citrouille.

Elle plaça son mètre ruban à la verticale et en pressa une extrémité à la base du cou de son improbable client. C'était une erreur. À présent, à la somme de ces souvenirs malvenus, elle devait ajouter la sensation sous ses doigts de ses cheveux taillés court. Ils avaient la texture d'un riche velours au tissage moelleux.

Du velours, Emma ? Vraiment ?

— J'ai presque fini. Il ne me reste plus qu'à mesurer votre torse.

Elle tint l'extrémité du mètre sur un côté de sa cage thoracique, le contourna pour aller se placer de l'autre côté tout en étirant le ruban gradué en travers du dos doublé de satin de son gilet, puis revint à son point de départ.

Et elle serra bien fort. Il tressaillit.

Bien fait pour lui.

À présent, elle tenait la bête en laisse.

Alors pourquoi avait-elle l'impression que c'était elle, la captive ?

Ses cicatrices ne l'intimidaient pas vraiment. C'était plutôt l'inverse. Quand elle se tenait si près de lui, son regard ne parvenait pas à réunir les deux moitiés de cet homme. Elle devait choisir l'un ou l'autre.

Et elle avait la désagréable intuition de savoir déjà lequel des deux allait la perdre.

Lorsqu'il s'agissait d'habiller une personne, il existait deux approches. Trouver les défauts et les dissimuler, ou trouver la beauté cachée et la révéler. Emma avait toujours préféré la seconde méthode, aujourd'hui plus que jamais.

« Pas de sottises ! s'avertit-elle. N'écoute pas ton cœur, ce pauvre naïf, ou tu cours à ta perte. »

Hélas, il était trop tard ! À présent, quand elle levait les yeux sur lord Ashbury, tout ce qu'elle voyait, c'était... un homme. Un homme aux yeux brillants, dont le cœur battait avec force.

Un homme avec des désirs, des envies, des rêves.

Un homme qui semblait sur le point de lui voler un baiser.



12208

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 6 mai 2018

Dépôt légal : juin 2018.
EAN 9782290165171
OTP L21EPSN001934N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion